

SOLDATS, COMBATTRE, TUER, MOURIR : PROCÈS-VERBAUX DE RÉCITS DE SOLDATS ALLEMANDS

Sönke Neitzel, Harald Welzer

Gallimard, « NRF Essais », 2013, 640 p.

La parution en Allemagne en 2011 de ce livre coécrit par l'historien Neitzel et le psychosociologue Welzer a fait sensation. Il vient d'être traduit par Olivier Mannoni. Il faut absolument le lire si l'on s'intéresse à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale (période qui n'est précisée ni par le titre ni par le sous-titre) et de la Shoah.

Les conclusions que tirent les auteurs de leur étude peuvent être critiquées. Au départ, il y a la « chance » du chercheur qui n'est jamais due tout à fait au seul hasard. En 2001, le professeur Neitzel tombe dans les archives anglaises, sur des comptes rendus d'écoutes clandestines de prisonniers de guerre allemands – soldats et hauts gradés des trois armes – dans des camps en Grande-Bretagne. Cet espionnage de prisonniers, en violation des conventions internationales a certainement eu lieu à toutes les époques, mais à cette occasion il fut pratiqué à une échelle « industrielle ». L'historien décrit ainsi sa première impression : « Je fus littéralement aspiré dans l'univers de la guerre qui se déployait devant moi. » [p. 10] L'échantillon est très ample, il s'agit de conversations de milliers de prisonniers allemands et de quelques centaines d'Italiens.

Par la suite, Neitzel découvrit dans les archives américaines un lot de documents analogues, collectés de la même façon, deux fois plus important. Au total, ce furent donc près de cent cinquante mille pages de transcriptions de conversations authentiques, de « camarade à camarade », qu'il décida d'exploiter en

collaboration avec son collègue de l'Université de Giessen, Harald Welzer qui jouissait déjà d'une grande notoriété pour ses travaux antérieurs. On peut considérer, avec les auteurs, que les prisonniers n'étaient pas conscients d'être écoutés, qu'ils ont donc conversé librement. Le résultat est un livre très dense, d'environ six cents pages. Les auteurs procèdent d'abord à une analyse serrée du « cadre de référence » des soldats allemands, en tentant une contextualisation par rapport au III^e Reich (chapitres 1 et 2). Le chapitre 3, le plus long, aborde en une cinquantaine de rubriques tous les « sujets de conversation » de ces prisonniers pour qui la guerre est finie et qui se laissent aller : ils sont entre eux. Ils parlent de l'amusement suprême qu'est la guerre, par exemple celui de pouvoir mitrailler des civils en fuite quand on est aviateur, de couler un bateau quand on est sous-marinier, mais aussi de « l'extermination », de Stalingrad, du « Führer », de la Waffen SS, de la crainte de ce que sera l'après-guerre. La conclusion de l'ouvrage contient quant à elle des affirmations contestables. La lecture produit un effet de fascination. L'horreur est documentée, avec une rare touche d'authenticité.

Les exécuteurs, les bourreaux, parlent à leurs *alter ego* sans aucune retenue et on peut le supposer, sans dissimulation, comme ce caporal qui a exterminé des dizaines de civils au fusil mitrailleur en Belgique en 1940. Ils n'expriment évidemment pas le moindre regret. Les soldats qui sont allés sur le front russe décrivent avec complaisance les viols commis par eux-mêmes ou dont ils ont été les témoins. Sur « l'extermination » (les auteurs, pour des raisons peu convaincantes, refusent d'employer un autre terme comme « génocide » ou « Shoah »), la lecture des récits de ces « témoins oculaires » est presque insoutenable. Mais la valeur scientifique de ces documents est inestimable : on apprend par exemple que les exécuteurs touchaient une prime. Comme l'écrivent les auteurs : « il s'agit là de documents très rares venus de l'intérieur du système d'extermination. » [p. 210] L'apport décisif du livre pour la recherche est de prouver, par la restitution de ces conversations qui ne sont pas des déclarations prononcées devant des enquêteurs ou un tribunal, qu'un très grand nombre de soldats allemands savaient que les Juifs étaient exterminés dans les « terres de sang » (pour reprendre l'expression de Timothy Snyder). Rappels que dix-sept millions de jeunes Allemands ont été incorporés entre 1939 et 1945. Citons les auteurs :

Pour résumer, on peut dire que l'extermination des Juifs est un élément de l'univers cognitif des soldats, et ce, dans une bien plus grande mesure que ne permettraient de l'attendre les études récentes sur le sujet. Il ne fait aucun doute que tous ne savaient pas tout, mais les procès-verbaux d'écoute révèlent tous les détails de l'extermination, jusqu'aux mises à mort par monoxyde de carbone et aux exhumations et incinérations tardives des corps dans le cadre de l'action 1005. Une foule de rumeurs circulaient en outre à propos de l'extermination, raison pour laquelle on peut aussi considérer, dans ce contexte, que chacun ou presque savait que les Juifs étaient tués. [p. 180]

Par ailleurs, il est remarquable que, sans doute par solidarité de situation, beaucoup de ces prisonniers allemands critiquaient le sort atroce réservé par leur armée aux prisonniers de l'Armée rouge. Cependant, le livre ne convainc pas lorsqu'il s'évertue à insister sur une « nécessaire désidéologisation » qui peut paraître un peu trop dans l'air du temps. Les auteurs sont certes très prudents, mais ils ne résistent pas toujours à la thèse en vogue de « la banalisation du mal ». Ils semblent souhaiter rabattre la conduite nazie de la guerre sur le plan plus (trop ?) général d'une « anthropologisation de la violence guerrière ». Sur cette question et sur bien d'autres que pose le volume, nous renvoyons à la remarquable et très précise analyse de Catherine Coquio sur le site fabula.org [juin-juillet 2013, vol. 14, n°5] : « C'était pendant la guerre. Et après ? » La volonté des auteurs de s'opposer aux résultats de la recherche historique la plus récente les conduit à proposer des arguments parfois douteux, comme, par exemple, celui qui infère à partir de la brièveté de l'évocation de l'extermination des Juifs par Himmler dans son discours de Posen « qu'elle n'était pas le centre mental des préoccupations des soldats ni même de la SS. » [p. 190] Ou encore cette fâcheuse tautologie : « la majorité des victimes pendant la Seconde Guerre mondiale n'a toutefois pas été celle de la Shoah (très rare occurrence du terme, Nda), mais celle de la guerre. » [p. 501] Et : « pour ce qui concerne les mentalités des soldats, on ne peut pas dire qu'ils aient mené, de leur point de vue, ni une "guerre d'extermination", ni une "guerre raciale". » [p. 356] L'expression « de leur point de vue » est le pivot de l'argumentation : à la limite, les soldats de la Wehrmacht, les Waffen SS, les membres des Einsatzgruppen qui ont participé à des massacres de Juifs n'étaient pas, « de leur point de vue », des « antisémites ». Neitzel et Welzer insistent beaucoup sur la dimension de la

guerre comme « travail » pour les soldats, ce qui contribue fortement à cette « désidéologisation ». Au fond, le reproche essentiel que l'on pourrait faire à ce livre est d'avoir privilégié l'approche socio psychologique au détriment de l'approche historique. La définition du terme-clé de « partisans » qui a servi à ordonner et à « justifier » les massacres sur le front de l'Est et en Europe occidentale (Oradour, les Fosses Ardéatines) n'est jamais proposée par les auteurs, alors même qu'il désignait toutes les victimes qui avaient eu le seul tort d'être là. Le livre semble, sur ce point, ignorer le remarquable travail de mémoire mené par Hannes Heer et son équipe dans les années 1990, avec l'exposition itinérante sur les crimes de la Wehrmacht ; Heer n'est même pas cité dans la bibliographie. L'impasse est aussi faite sur les années 1933-1939 et l'intense conditionnement idéologique qui a fait de beaucoup de soldats allemands des criminels de guerre et des génocidaires. En ce qui concerne la traduction, on peut contester le choix de « ethnie » pour traduire *Volk*, il aurait fallu conserver « peuple », plus en accord avec l'idéologie nazie. Mais, encore une fois, il est nécessaire de lire ce volume qui a le grand mérite de nous permettre d'accéder à la vision qu'avaient d'eux-mêmes et de leurs actes les soldats allemands de la Seconde Guerre mondiale. ■

Robert Kahn

